

A poil !

Tous les jours, je vais à la boulangerie qui fait cantine le midi, pour manger avec les potes du boulot. À force de venir, je suis devenu copain avec le personnel de cette boulangerie. Un jour, je vois qu'un pote a droit à un trio de mini-tartelettes. La caissière m'explique que c'est parce qu'ils sont abonnés. L'abonnement coûte quelque chose comme 30 € par mois et on a droit comme ça à plein de petits avantages. J'hésite un moment et puis, finalement, je décide de devenir membre et de payer les 30 € par mois. J'ai eu droit à des mini-sucrettes, enfin, du sucre dans un petit emballage de papier cylindrique. Une fois que le serveur a apporté mon café, je lui cours après pour voir si je peux lui piquer les trois auxquelles j'ai droit en plus. Je vais les prendre directement sur un comptoir tout en me disant que je devrais demander quand même. Heureusement le serveur, qui a une bonne tête sympa, passe par là et je lui demande. Si, j'ai le droit de les prendre, dit-il, bien entendu.

Avant, j'étais revenu à l'hôpital. Dans le grand hall encombré de choses diverses, il y avait aussi beaucoup de gens. En haut, je m'étais installé dans le bureau de la collègue qui m'avait remplacé. Quand elle revient, ben, je ramasse mes affaires et je lui laisse la place, bien évidemment. Mais je reste là un moment et, comme si je n'étais pas là, elle discute avec le collègue d'à côté qui ressemble à mon jeune collègue barbu de Saint-Vaury. Je ne sais pas de quoi ils discutent, mais au bout d'un moment, ils s'aperçoivent de ma présence et me signalent qu'ils sont mariés. Je les félicite, bien entendu, et, en même temps, j'éprouve une certaine jalousie car la fille est jolie.

C'est ensuite que je redescends dans le hall et que je m'aperçois que je suis à poil. Je cherche un endroit, un WC, quelque chose comme ça où je pourrais me rhabiller. Je tente plusieurs endroits, même hors WC, mais y'a toujours quelqu'un qui surgit. Je connais bien l'endroit et je cherche les WC là où je sais qu'il y en a. À un moment, je monte un tout petit escalier en colimaçon, très étroit : il devrait y avoir un WC au-dessus. Malheureusement il est occupé. Je redescends et, là, je rencontre des gens qui m'indiquent un chemin vers un autre WC.

Je reconstitue un peu car mon souvenir est très flou je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Seule l'image de l'escalier en colimaçon reste précise pour moi.

Je pense aussitôt à la blague de la boulangère : « vous avez de belles miches ? » – elle m'a flanqué un pain dans la gueule. On vient s'y rassasier, mais pas seulement de spécialités boulangères qui ne servent que d'alibi au désir sexuel. Justement, les potes ont droit à trois tartelettes en plus. Système trois pièces, comme d'habitude, il s'agit du phallus, dont la possession n'est jamais assurée. La précision viendra avec les buchettes de sucre dont la forme cylindrique est plus proche.

La boulangère est devenue caissière. C'est elle qui m'explique comment obtenir le phallus, c'est-à-dire un « en-plus » sur le régime normal. Le phallus ne peut venir que par l'entremise d'une femme. C'est en se confrontant à elle que le phallus a des chances d'exister. Ça peut être la mère, d'ailleurs, celle qui l'a conféré en première instance, mais visiblement pas bien accroché, puisqu'il fait se confronter à d'autres femmes qui nous le font payer. N'oublions pas qu'elle est aussi caissière et elle indique ce qu'il en coûte.

30€ par mois, ce n'est pas cher, c'est le prix de base que je demande à mes analysants les plus démunis. Mais là, ce n'est pas moi qui paye : on me paye. Il faut donc entendre que mon métier me permet de me payer un phallus de substitution, à condition toutefois de le poursuivre, c'est-à-dire de prendre un abonnement. Devenir « membre », c'est aussi devenir le phallus : l'avoir ne va pas sans l'être. Mais ça indique bien que cette chose-là ne se résout jamais. Pour bénéficier des avantages d'être membre, il faut continuer à payer pour l'avoir.

Il ne faut pas seulement payer à une femme, il faut aussi l'autorisation de l'homme. Ce serveur à tête sympa qui m'autorise pourrait bien être mon père. C'est un vœu. Sans doute aurais-je aimé quelques encouragements de sa part dans ma démarche envers les femmes, mais rien n'est jamais venu. Au contraire, quand il a appris que j'avais une maîtresse, il m'a sérieusement blâmé, alors que lui-même avait trompé sa femme dans les grandes largeurs. S'il m'avait un peu aidé, comme mon rêve en évoque le vœu, j'aurais peut-être pu surmonter un peu mieux la remarque de ma mère le jour où je me rendais à mon premier bal : « les filles ne voudront pas de toi ! ». Je parle de l'autorisation à s'approcher des femmes, ce qui est l'équivalent de ce que met en scène mon rêve : je demande l'autorisation pour obtenir les sucrettes, qui étaient tartelettes, dont le nombre de trois évoque le phallus.

Ce grand hall de l'hôpital encombré de choses et de gens est un reste perceptif sans importance : le Réel.

Cet épisode exprime mon vœu de continuer à travailler à l'hôpital, mais mon rêve tient compte en partie de la réalité : je suis à la retraite, quelqu'un a pris ma place et quand elle revient, je lui laisse cette place que je sais ne pas être la mienne. Ça me fait penser à ce collègue plus jeune qui avait pris son poste bien après mon entrée en fonction à l'hôpital de Saint-Vaury. Il sortait de la fac, était écolo à fond, envisageant un élevage de vaches écossaises sur le domaine qu'il venait d'occuper pour être proche de son travail. Ça me le rendait bien sympathique. En revanche, il trouvait tout à fait normal de faire passer des tests aux malades pour « aider le psychiatre dans son diagnostic ». Encore un qui aura conservé son poste toute sa carrière, sans jamais avoir d'ennuis. C'est des psychologues comme ça que les psychiatres souhaitent : au service de la psychiatrie. Donc je suis jaloux de sa jeunesse, de sa tranquillité et de la femme qu'il a épousée, celle qui a pris ma place, tandis que lui prend ma place auprès d'elle.

Du coup j'ai le sentiment d'être à poil. Ce n'est pas seulement le fait que « ça ne se fait pas » qui me gêne. C'est que, si je garde ainsi mes tartelettes à l'air, on risque de me les voler. Par leur place dans l'hôpital et par leur mariage qui me laisse en plan, ils me mettent devant ma castration. J'ai perdu la femme et, donc, ma place d'homme.

La suite est très bizarre, car je cherche un lieu à l'abri des regards pour me rhabiller. Or, la logique voudrait que je me rhabille illico, au lieu de déambuler à poil partout à la recherche d'un WC. Cela m'évoque ce qui arrive souvent aux petits enfants que l'on laisse parfois déambuler cul nu avant de leur remettre une couche. Je n'ai pas de souvenir de la chose, juste du fait que je devais rester des heures sur le pot dans le couloir, donc au vu de toute la famille. Je me rappelle que je demandais quand même, quand un étranger venait, que l'on déploie devant moi le paravent replié qui se dissimulait dans l'ombre de ce coin de couloir où j'étais. Je crois que ma motivation, pour autant que je m'en souviens, était surtout qu'on ne puisse deviner que j'étais encore incontinent donc « petit ». Je n'ai pas souvenir d'avoir eu peur pour mon zizi. Pourtant, c'est juste après cet épisode que se place celui de la boulangère qui me fait payer pour l'avoir. Ma mémoire inconsciente n'a rien gardé de l'angoisse de castration, qu'elle me présente pourtant ici, là où elle s'était réfugiée, dans le fond de mon inconscient et sous le masque d'une métaphore suffisamment puissante pour ne pas dévoiler tout de suite.

Cette circonstance indique bien que la castration est quelque chose que l'on refoule dès tout petit, dès que l'on découvre la différence des sexes. Elle est liée ici au pipi-caca, car je suppose que je me faisais engueuler si je souillais encore mes couches. La castration aurait pu venir en punition de cela. Il faut se rappeler que les deux parties de ce rêve me sont revenues en ordre inverse, comme toujours. C'est-à-dire que le refoulement a d'abord tenté de me dissimuler l'épisode douloureux, celui de ma détresse de me retrouver à poil dans un lieu public, et l'a remplacé par ce qui est venu cautériser la blessure : le souhait d'un lieu où on m'autoriserait à avoir cette chose « en plus ». Moyennant abonnement onéreux, certes, mais quand même.

La castration n'est pas évoquée comme telle. Juste, les tartelettes et les sucrètes sont sur le comptoir, pas dans mon slip, et il faut payer pour les avoir. Mon rêve met donc en scène à la fois la punition pour avoir été à poil dans une problématique liée aux WC, et sa récupération douce par les édulcorants gustatifs proposés. L'image de l'escalier en colimaçon, qui s'est imprimée fortement dans ma mémoire, m'indique la voie de l'interprétation : c'est en remontant dans le ventre de ma mère que j'espère colmater la brèche ouverte par la perte de mes vêtements. N'oublions pas que je cherche des WC pour me rhabiller. Pour retrouver ce qui me manque, car je l'avais perdu. Les vêtements sont donc des métaphores du phallus, d'autant plus que leur perte l'expose en pleine lumière. Mais la place est occupée, comme pour ma situation dans la psychiatrie. Le temps passe et on ne peut pas revenir en arrière.

Je connais la chose depuis belle lurette, depuis le temps que je comprends mes rêves ainsi. A quoi cela sert-il, alors, puisque j'ai déjà trouvé ? eh bien, c'est comme dans mon rêve : j'ai trouvé et j'ai reperdu aussitôt, tant c'est douloureux. D'où la nécessité que ça revienne se manifester sous un masque différent, afin que je ne la reconnaisse pas tout de suite.

J'acquiesce ici un petit supplément de savoir sur moi-même. Ce n'est pas la première fois que je me sens gêné de me retrouver à poil en public dans un rêve. Je l'avais toujours relié à ces épisodes de nudité infantile, mais je n'avais jamais remarqué que les vêtements perdus pouvaient être métaphore de la castration. Métonymie, plutôt, car il y a contiguïté. La ruse de l'inconscient consiste à mettre le zizi à l'air : ainsi, je peux me dire que je l'ai toujours, sans voir que c'est la perte des vêtements qui rend cela possible.

Ça peut expliquer les comportements de quelques exhibitionnistes, je pense. J'en avais remonté un qui passait son temps à se mettre à poil dans une cabine téléphonique. Son idée consciente était de se mettre en vitrine pour vivre de la prostitution. Il n'avait jamais le temps de pécho un client, c'est les flics qui venaient le pécho. Peut-être réalisait-il la même chose que mon rêve : opérer la castration par lui-même (retour de maîtrise) en enlevant ses vêtements en public, pour ensuite exposer son zizi dans toute sa splendeur. Juste une hypothèse qui m'aurait peut-être servi à lui formuler quelque question si j'avais compris cela à l'époque.

Par contre, j'avais compris plus facilement ces gens, que j'avais rencontrés à l'hôpital psychiatrique, qui ne se lavaient jamais parce qu'ils ne voulaient pas enlever leurs vêtements : de peur qu'un morceau de leur corps ne reste attaché à l'étoffe.

Lundi 16 novembre 2020